

**PONCELET (Yvonne)**, Présidente des Auxiliaires Féminines Internationales (Liège, 25.11.1906 - Rieti, Italie, 13.2.1956). Fille d'Auguste et de Schiffers, Marguerite.

Yvonne Poncelet acheva son cycle d'études du secondaire supérieur dans un établissement des plus réputés de la banlieue liégeoise, Les Filles de la Croix, à Jupille. Déjà pendant sa jeunesse, elle se distinguait de ses compagnes par son dynamisme et son besoin de dévouement pour autrui.

Ses humanités achevées, elle entama à l'Université de Liège des études d'archéologie. Mais son amour du prochain était plus fort que celui des vieilles pierres. Après un an, elle abandonna l'archéologie pour le «guidisme». Bien avant Vatican II, elle eut cette intuition d'un peuple de Dieu à l'œuvre dans le monde, levain de la pâte pour le rendre plus humain. De tout son cœur, de toute son âme, elle se lança dans ce mouvement de garçons qu'elle enthousiasmait et dont une quantité étonnante furent appelés à une vocation religieuse. Tous ceux qui l'ont connue comme *akela*, comme cheftaine, en gardent un souvenir exceptionnel ; elle leur a appris «le don complet de soi à l'œuvre entreprise, la joie éclatante de vivre et la valeur de la foi».

C'était une révolution dans le mouvement des louveteaux : une fille de vingt ans, mener des garçons, de l'impensable à cette époque ! Et pourtant, cela réussit. Petite et trapue, toujours avec un large sourire, elle inspirait la confiance et ne cessait de foncer de l'avant.

En Belgique, le mouvement des louveteaux se développa, grâce à l'action des jeunes filles qu'elle entraînait dans son sillage. Yvonne Poncelet, douce mais ayant une vocation de chef, s'était lancée à fond dans l'action catholique, suivait des cours d'action sociale et, pour se perfectionner, elle effectua un stage en usine pour vivre la réalité des problèmes du monde ouvrier.

Pour les petits Liégeois, elle était la meilleure des *akelas* et, pour les cheftaines, elle organisait des camps-écoles qu'elle aimait d'un esprit apostolique. Elle devint la première cheftaine de district de louveteaux, organisa des camps, anima des retraites fédérales de cheftaines qu'elle marqua de son esprit surnaturel et apostolique. En 1933, elle passera commissaire-guide : du jamais vu en Belgique !

Cette expérience humaine n'était qu'une préparation aux étapes suivantes qui demandèrent encore plus d'ardeur, encore plus de foi.

En 1935, alors qu'elle avait vingt-neuf ans, elle rencontra l'abbé Boland, ancien vicaire à Verviers, qui, depuis 1930, était devenu disciple du père Lebbe. Ce dernier, petit lazariste humble et déterminé, se mortifiait à l'excès et voulait sauver le monde avec le Christ. Exerçant son apostolat en Chine, il se fait à tout, devient chinois, vit à la chinoise, si bien qu'il doit quitter son ordre et, encouragé par ses évêques et par Rome, il fonde deux communautés chinoises, les Petits Frères de Saint-Jean-Baptiste et les Petites Sœurs de Sainte-Thérèse. Désormais, il vit comme ceux de Galilée.

Dès 1930, l'abbé Boland qui, à l'initiative du père Lebbe, avait fondé la Société des Prêtres auxiliaires des Missions, les Samistes, pour le service des évêques chinois, reçoit de pressantes demandes de recruter des jeunes filles laïques pour compléter le travail des prêtres.

Il fallut attendre 1935 pour voir un début de réalisation du vœu des évêques lors de la rencontre d'Yvonne Poncelet et de l'abbé Boland. Le père Lebbe, ce visionnaire qui prônait déjà alors les idées d'après Vatican II, estimait que les jeunes filles formées à l'action catholique en Belgique rendraient de plus grands services en Chine que dans leur pays. Il ne peut venir les chercher ; qu'importe, c'est l'abbé Boland qui

se chargera de les y conduire.

Le conseil de l'abbé Boland à Yvonne : «Faites des études pour servir en mission». Yvonne entraîne Solange de Menten de Horne dans son idéal et, ensemble, elles suivent des cours de psychologie, de pédagogie, de médecine tropicale ; à deux, elles forment les «Auxiliaires laïques des Missions». Elles s'appliquent, dès le début, à vivre selon les trois principes du père Lebbe : «charité vraie», «renoncement total», «joie constante».

A partir de ce moment, la vie d'Yvonne Poncelet se confond avec celle de son œuvre. S'il était étonnant à cette époque de voir des prêtres européens se mettre sans condition à la disposition des évêques chinois, il était encore plus ahurissant d'oser affirmer que des jeunes filles puissent faire de même.

L'abbé Boland fit un long voyage en Chine, visita les évêques, parla du projet modeste qui commençait à prendre forme et leur demanda conseil.

Fort de l'appui des évêques chinois, il revint en Belgique et ouvrit, en 1937, la première maison de formation des Auxiliaires. En 1937, à Banneux, aux pieds de la Vierge des Nations, Yvonne et Solange firent leur première promesse d'Auxiliaire : «servir l'Eglise en pays non chrétien», «aider les évêques à former une élite catholique féminine», «adopter le lieu de leur apostolat comme leur propre patrie». Et cela, dans le renoncement total, la charité vraie et la joie constante, selon les trois sages du père Lebbe.

Puis, ce fut le voyage de Mgr Yu Pin, archevêque de Nankin, qui fit un séjour en Belgique et exhorta les jeunes filles à poursuivre leur action qui était une nécessité pour l'Eglise ; il demanda que la première équipe d'Auxiliaires fût désignée pour son diocèse.

Yvonne, nommée présidente de la Société, se rendit à Rome où elle fut reçue par les cardinaux Fumasoni-Biondi et Constantini, respectivement préfet et secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, où elle reçut conseils et approbation pour son initiative.

Les grandes lignes de la vie des Auxiliaires étaient tracées. Elles vinrent s'établir à Bruxelles, car déjà plusieurs jeunes filles avaient adhéré à leur mouvement.

Mais en 1940, avec les difficultés de la guerre, les Auxiliaires durent se disperser en s'efforçant de se rendre utiles, en poursuivant des études et en aidant les étudiants chinois restés en Belgique.

Débordante d'activité, Yvonne créa les «Volontaires des Missions» dont le but était de répandre les idées des encycliques missionnaires et de susciter un intérêt actif pour l'évangélisation.

En septembre 1944, les Auxiliaires comptaient déjà une vingtaine d'adeptes, mais l'accès à la Chine était encore impossible. C'est alors que Mgr Cleire, vicaire apostolique au Congo belge, demanda aux Auxiliaires de fonder un foyer social à Bukavu.

Un problème de conscience naissait au sein des Auxiliaires qui avaient promis d'envoyer leur première équipe chez Mgr Yupin, à Nankin. Devant le besoin, Yvonne décida même qu'on enverrait deux équipes au Congo : l'une à Bukavu, l'autre à Kolwezi. Ceci demandait de surmonter pas mal de difficultés, car toute la préparation des Auxiliaires avait été faite en vue de partir en Chine, pays bien différent du Congo.

En avril 1947, la Chine avait ouvert ses frontières. Quatre Auxiliaires accompagnées par Yvonne partirent pour Nankin. Ainsi, la Présidente put faire connaissance de ce peuple, des problèmes de l'Eglise et des possibilités pour les laïques. Dès le mois de novembre, une seconde équipe partit pour Pékin. Lors de son retour en Europe, Yvonne s'arrêta au Caire et se rendit au Congo pour visiter ses deux équipes d'Afrique à Bukavu et à Kolwezi.

L'année 1947 marque une étape importante dans la vie de la Société. Ses statuts avaient été approuvés par le Saint-Siège et le cardinal Van Roey l'érigea canoniquement en association de droit diocésain. En 1948, Yvonne eut la grande joie d'être reçue en audience par S.S. Pie XII qui insista sur la nécessité de l'action des laïcs dans les missions.

Les «Auxiliaires laïques des Missions» deviennent les «Auxiliaires féminines internationales». Elles comptent dans leurs rangs des assistantes sociales, des infirmières, des médecins, des docteurs en droit de plusieurs nationalités travaillant à l'éducation harmonieuse des autochtones.

Les Auxiliaires étaient depuis deux ans en Chine où la révolution grondait quand l'une d'elles, Mariette Dierkens, fut tuée à Nankin ; elles comptaient leur première martyre. La vie en Chine étant devenue impossible, les Auxiliaires durent quitter la terre d'élection du père Lebbe. Mais les Chinois n'étaient pas abandonnés pour autant. A Chicago, les Auxiliaires ouvrirent un centre intellectuel, où elles apportaient leur aide aux étudiants chinois. Peu après, elles commençaient à Formose le travail qu'elles avaient dû laisser à l'abandon en Chine continentale.

Yvonne Poncelet entreprit des voyages dans le but de mieux suivre et encourager les équipes en service et d'envisager concrètement le travail des nouvelles équipes qu'on lui réclamait. Elle visita tour à tour le Proche-Orient, l'Afrique, l'Amérique, la Chine, l'Inde, Formose, le Vietnam, le Japon, s'arrêtant au retour au Proche-Orient et à Rome.

Des centres de formation d'Auxiliaires féminines étaient fondés en Belgique, en France, en Italie, aux Etats-Unis et au Canada.

L'œuvre fondée par Yvonne Poncelet se développait bien au Congo belge où, en plus des deux premières fondations citées, on en ouvrit encore à Kindu, à Elisabethville et à Kisenyi au Ruanda.

La fondatrice était partie en visite au Congo en 1940 et en 1953, où ses apparitions étaient fort appréciées, car elle avait le don d'entrer en contact personnel avec chacun ; elle entretenait une correspondance personnelle avec chacune des Auxiliaires.

Le but qu'elle poursuivait, tant en Afrique qu'en Asie, était la fondation de maisons de formation pour candidates autochtones qui, en une dizaine d'années, pourraient prendre rang dans les équipes de travail. Une pareille maison devait être fondée à Kolwezi en 1956.

D'autre part, les «Auxiliaires féminines internationales» apportaient leur aide aux Africains et aux Orientaux pendant leur séjour en Occident ; ce genre d'apostolat s'exerçait notamment à Bruxelles, Paris, Chicago, Rome et Montréal.

Les «Auxiliaires féminines internationales» étaient modernes dans le vrai sens du mot. Les jeunes qui y entraient ne vivaient pas en marge du monde, dans l'ignorance des grands courants de la pensée contemporaine. Yvonne avait le vif souci de l'actualité et celles qui la suivaient n'avaient pas à renoncer à leur jeunesse. Les maisons de la Société étaient devenues des foyers d'intense activité intellectuelle. Les Auxiliaires restaient au contact des témoins les plus autorisés des bouleversements du temps et des interprètes les plus valables des tendances et des courants de la pensée contemporaine.

Il avait fallu à Yvonne Poncelet tout l'enthousiasme de sa foi pour mener à bien l'œuvre entreprise ; les débuts furent difficiles au point que le budget de chaque semaine posait des problèmes. En 1955, sans renoncer à une austérité franciscaine, la Société comptait dix maisons et gérait des foyers d'étudiants en Belgique, en France, en Italie, aux Etats-Unis et au Canada.

L'œuvre créée par Yvonne se développait ; des jeunes filles s'engageaient aux «Auxiliaires féminines internationales», non pour une durée limitée, mais pour toute la vie.

Le soir de la Sexagésime, le 13 février 1955, Yvonne, toute souriante, partit pour Rome afin d'y apporter les statuts et de les faire approuver par le Saint-Siège. On ne la reverra plus ; c'est l'accident stupide de Rieti. L'avion de la Sabena s'est écrasé sur le mont Terminillo en Italie, à 30 km au nord de Rome. Comme l'a dit le chanoine J. Leclercq, «On est surpris du dénouement rapide de cette histoire, mais c'est bien comme cela qu'il lui convenait de partir. Servir et puis partir, elle

a toujours été prompte en toutes choses. Elle n'était pas femme à s'attarder dans une longue décrépitude».

Avec le recul du temps, on aperçoit mieux tout ce que la trop brève vie d'Yvonne Poncelet a fait germer. Débutant modestement son œuvre à Banneux, elle transporta son siège à Bruxelles. Dès l'origine, elle voulait qu'elle fût internationale et voilà le siège central émigré à Genève. Elles étaient deux en 1937, une vingtaine en 1944, environ deux cents de dix-huit nations et de quatre continents en 1955, l'année de sa mort. Son œuvre continua à se développer. Tôt après la fondation des Nations Unies, Yvonne Poncelet créa, avec d'autres mouvements de laïcat missionnaire, le «Mouvement international pour l'Union internationale entre les Races et les Peuples», doté d'un statut international auprès des Nations Unies.

La bonne parole qu'elle a semée est tombée en terre fertile ; le mouvement qu'elle a créé se perpétue. Si actuellement les vocations sont moins nombreuses en Europe, le sud-est asiatique est terre de promesse : on compte 193 membres réparties dans 32 pays, et parmi elles, 41 originaires d'Extrême-Orient. Dans ces pays, les Auxiliaires laïques ont un grand rôle à jouer pour créer un mouvement de solidarité entre tous les habitants et elles s'y consacrent.

10 juin 1987.

A. Lederer (†).

*Bibliographie* : Fiche signalétique de l'ARSOM. — *Bull. Union des femmes coloniales*, avril 1955, p. 3. — *Essor du Congo*, 5 mars 1955. — Communiqué Agence Belga, 22 février 1955. — Marion, Françoise, Yvonne Poncelet et les Auxiliaires féminines internationales. Collection „Pilote“ Paris, s.d., 16 pp. — Yvonne Poncelet Présidente des A.I.M., collection SAM, Bruxelles, 1980, 20 pp. — GROSSEAU, C. Yvonne Poncelet. *Cahiers des Auxiliaires*, Bruxelles, juin 1955, pp. 19-29. — MALENGREAU, G. Le rôle de la femme blanche au Congo, Regards sur le Congo, Liège, 8<sup>e</sup> année, 4 : 18-21. — ANONYME 1986. Célébration du 16 février 1985 à Bruxelles, Intercom, Genève, 2 3-4. — Entrevue de Monsieur P. Poncelet avec l'auteur. — MARTINEAU, R. 1986. Notre présence dans les organisations internationales, Intercom, Genève, 2 : 9-10. — TANAKA, M. 1986. Les AFI au Japon, Intercom, Genève, 2 : 30-34. — THEUWS, J.Q. 1980. Belgische Missionering in de negentiende en twintigste eeuw, *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Bruxelles, suppl. 1, pp. 58-61. — COPPENS, Ch. Lettre à A. Lederer Bruxelles, 2 juin 1987.